

Chapitre 26

Beaune, 25 septembre 1519

L'un des premiers événements qui précipita ma déchéance se présenta dès le lendemain matin. Bravant l'interdit promulgué par mon oncle et la pluie qui s'était remise à tomber au cours de la nuit, je décidai d'aller montrer le fruit de mon travail à Francesco. J'avais aussi l'intention de le questionner sur la teneur de sa conversation avec le chanoine Mikolaj.

Six heures du matin venaient tout juste de sonner au clocher de l'hôpital lorsque j'entrepris de descendre, à pas feutrés, les deux étages qui me séparaient de la rue. Ma sœur dormait toujours alors que Béatrice s'affairait déjà en cuisine. À la bonne odeur qui s'échappait de la porte, je crus comprendre qu'elle nous préparait des confitures. Je me dis que j'en profiterais dès mon retour. La porte qui donnait sur la rue avait été huilée récemment et ne fit donc aucun bruit lorsque je manipulai la clenche de la serrure. Une étrange sensation me submergea lorsque je me retrouvai dehors. Voilà deux jours que, par la volonté de Loys Rolin, j'étais cantonné dans ma chambre et j'éprouvai, tout d'abord, un grisant sentiment de liberté à l'idée de me retrouver à l'air libre. Bien vite, une nécessaire vigilance me fit recouvrer mes esprits : une charrette remplie à ras bord de raisin arrivait par la rue de la Poterne et je dus trouver le moyen de me dissimuler. Acculé, je plongeai dans la courette qui jouxtait notre maison. Le cheval et son attelage passèrent sans me voir, mais cet avertissement me fit prendre conscience du danger qu'il y avait désormais à me déplacer dans les rues de Beaune. Je redoublai de précautions et me mis à longer les maisons, mon livre sous le bras. Il n'était, bien évidemment, pas question, pour moi, d'entrer dans l'enceinte de l'hôpital par la grande porte de devant. Aussi, me résignai-je à emprunter une voie moins conventionnelle. Je connaissais bien les lieux et, rapidement, je sus que seulement deux possibilités s'offraient à moi pour atteindre discrètement la salle Saint-Jean-Baptiste. La première consistait à passer par-dessus le mur d'enceinte du potager des sœurs situé derrière l'hôpital. Cette voie avait le mérite de me permettre d'arriver à mes fins sans grand effort, mais elle me contraignait à traverser à découvert le jardin sur sa plus grande largeur. Je n'avais, certes, pas grand-chose à craindre des hospitalières qui, à cette heure-ci, se trouveraient à la chapelle afin de célébrer laudes mais, si un ouvrier me surprenait, il me dénoncerait. Ainsi, optai-je pour la seconde voie, plus discrète, mais aussi plus risquée, qui consistait à longer la Bouzaize jusqu'au lavoir des sœurs. Là, je sortirais du lit du ruisseau et il me suffirait d'emprunter la galerie basse jusqu'à ma destination sise de l'autre côté de la cour. Le véritable danger de l'équipée dans laquelle j'allais m'embarquer serait de glisser dans l'eau sale et boueuse de la rivière. Je n'avais jamais été un couard et je craignais bien plus de mouiller mon précieux livre que d'attraper un germe capable de me rendre durablement malade. Il était bien connu que, même si elle entraînait dans les éléments nécessaires à sa fabrication, l'eau n'était point l'amie du papier qu'elle ramollissait, racornissait et rendait

inutilisable, même après séchage. Équipé de mes meilleures chausses, je décidai cependant de prendre ce risque. Je me lançai donc dans un large contournement, empruntant les rues les moins fréquentées du bourg, longeant les remparts de la ville jusqu'à la palissade qui marquait l'entrée du jardin des sœurs que je suivis sur trois côtés jusqu'à la rue Triperie. J'atteignis finalement sans encombre la grange située sur les bords de la Bouzaize. La petite bâtisse derrière laquelle s'étendait la cour d'honneur marquait l'entrée de l'hôpital.

C'est par là que je pénétrerais.

Prenant une profonde inspiration, je descendis le long de la pente herbeuse qui rejoignait le lit de la rivière. Les pluies incessantes de ces derniers jours avaient raviné les berges et fait grossir le débit du ruisseau si bien que j'eus du mal à cheminer sans mouiller mes chausses et mes guêtres. Au moins, le fort courant avait-il évacué les déchets de l'hôpital et, avec eux, les odeurs pestilentielles qui en émanaient parfois au cours des chaudes journées d'été. Bon an, mal an, j'atteignis assez vite le pont de pierre sous lequel je progressai à travers les toiles d'araignées, les joncs, les herbes grasses et les orties. Personne n'avait dû venir ici depuis des années. À plusieurs reprises, je faillis trébucher sur une pierre ou glisser sur une limace, risquant de me retrouver dans l'eau jusqu'à la taille mais, dans Sa grande mansuétude, notre Seigneur me maintint finalement au sec si bien que je me retrouvai sans peine au fond du lavoir des hospitalières. J'avais réussi, j'étais dans la cour de l'hôtel-Dieu. Relâchant ma vigilance, je ne pris pas garde aux bruits qui s'étaient manifestés non loin de moi. Lorsque je relevai la tête, j'aperçus plusieurs cornettes s'agiter sous la galerie ou dans la cour. Mon sang ne fit qu'un tour. J'avais dû mettre trop de temps pour arriver jusque-là et la messe était terminée.

Je lançai un juron en sourdine. Qu'allais-je pouvoir faire ?

La solution la plus sage aurait, sans doute, consisté à rebrousser chemin pour revenir plus tard, mais je ne parvins à m'y résoudre. Je produisis un effort mental pour me rappeler les plans d'architecte décrivant le cheminement de la Bouzaize. J'aimais compulsé ces grands documents superbement dessinés conservés dans la salle des archives. Le ruisseau qui alimentait l'hôpital, après une section couverte qui passait sous la cour et les bâtiments, ressortait de l'autre côté de la bâtisse. La seule ouverture aménagée au niveau de sa partie cachée était celle du puits percé au centre de la cour d'honneur. Si je parvenais à me glisser jusque-là, il me suffirait ensuite de rejoindre la galerie basse et de longer les cuisines, le four puis l'infirmerie avant de me retrouver devant l'entrée de la chambre de Francesco. L'idée était aussi simple qu'insensée, mais ce fut probablement pour cette raison qu'elle me plut. De plus, si les sœurs arpentaient la cour, c'était parce que nous approchions de l'heure des soins. Il y avait donc quelque chance pour que les cuisines soient présentement désertes. Cette dernière pensée m'incita à franchir le pas. Je commençai par m'assurer que mon précieux livre était toujours au sec avant de plonger dans l'obscurité de la Bouzaize. Je savais que j'avais une quinzaine de brasses à parcourir dans le noir le plus total, avec pour seul point de mire la lueur qui émanait du puits. Avec le recul, je réalise à quel point mon équipée était folle mais, sur le moment, une seule chose m'importait : revoir Francesco.

Je ne tardai pas à être mouillé jusqu'aux genoux. J'eus l'impression que des dizaines de toiles d'araignées recouvraient mon visage et raidissaient mes vêtements. Je me forçai à appliquer méthodiquement mes mains sur la voûte bâtie au-dessus de la rivière. Ne disposant d'aucune source de lumière, c'était le seul moyen pour parvenir à me diriger dans ce dédale végétal poisseux et sale. Comparativement à ce que je vivais à cet instant, la traversée du petit pont jouxtant la grange n'avait été qu'un jeu d'enfant. Les berges n'étaient pas larges et, à plusieurs reprises, mes paumes rencontrèrent ce que j'identifiai comme étant probablement des colonies de limaces ou de lézards. Je ressentis des picotements, signe que des écorchures s'étaient formées des genoux aux mains en passant par mon visage. Dans le noir, j'imaginai de grands végétaux se lançant à ma poursuite, m'enlaçant de leurs protubérances urticantes dans le seul but de m'empêcher d'atteindre la sortie. Je frissonnai d'effroi. Mes sens repérèrent quelque chose qui se mit à bouger à peine quelques empans derrière moi. S'agissait-il de rats ou de vipères ? J'accélérai l'allure et faillis, une nouvelle fois, sombrer dans l'eau croupie. Trempé jusqu'aux os et respirant avec difficulté dans ce tunnel confiné et insalubre, cent fois je songeai à faire demi-tour, mais cent fois j'y renonçai. De vilaines odeurs vinrent agresser mes narines et de nombreux obstacles d'origine indéterminée – pierres, branchages, déchets, racines, monstres, esprits ? – se manifestaient à chacun de mes pas.

Après une progression qui me parut durer une éternité, j'atteignis enfin la base du puits. Une nouvelle fois, j'utilisai mes mains endolories et meurtries pour repérer quelque aspérité susceptible de m'aider à me hisser à l'air libre. Un instant, ne détectant aucun point d'appui, je fus pris de panique. Fort heureusement, la pulpe de mes doigts dont la sensibilité s'était vue grandement réduite par la crasse, le sang coagulé et la froidure de l'eau tomba sur une première anfractuosité dans la pierre. Rapidement, une seconde marche se présenta. C'est ainsi que je pus me hisser hors de cet endroit qui ressemblait à l'image que je me faisais de l'enfer, la chaleur en moins et l'humidité en plus. Ayant préalablement fait une courte halte à mi-course pour reprendre mon souffle au niveau d'une trouée étonnamment plus large dans le cylindre de pierre du puits, je me hissai par-dessus la margelle. Il n'y avait personne dans la cour. Seul le bruit d'une marmite d'eau bouillante émanait de la fenêtre entrouverte des cuisines.

– Je ne dois pas traîner là, m'entendis-je chuchoter.

La sœur qui surveillait la marmite n'allait pas tarder à revenir. Je décidai de ne pas m'attarder. Je réalisai soudain que je ne pouvais pas me présenter crotté de la sorte devant Francesco. Aussi, résolu-je de pénétrer dans les cuisines pour me débarbouiller. J'empruntai un chiffon que je plongeai dans un seau d'eau grisâtre. Je tentai ensuite, comme je pus, d'ôter les croûtes qui s'étaient déjà formées sur mes blessures. Je n'avais aucune idée de l'état de mon visage et n'avais aucun moyen de le savoir sans interroger quelqu'un, ce qui était, bien évidemment, hors de question. Je me fis la réflexion qu'il aurait, à cet instant, été utile de disposer d'un miroir du même genre que celui récemment offert à ma sœur par Francesco. Ce fut, par

conséquent, sans vraiment savoir à quoi je ressemblais que je pris le parti d'aller à la rencontre de messer Melzi.

Il n'était aucunement question de frapper à sa porte. Quelqu'un pourrait être alerté par le bruit. Au mépris de toute politesse, je pris donc le parti de pénétrer dans la chambre de l'Italien sans m'annoncer. À peine entré, j'identifiai un bruit sur ma droite. Se pouvait-il qu'il s'agisse encore de ma sœur ? Tournant la tête, je vis Francesco qui s'affairait autour de la malle qui contenait ce qu'il avait si souvent nommé son bien le plus précieux : les carnets de son maître. Personne d'autre ne se trouvait présentement en sa compagnie.

– Qui va là ? lança-t-il, se tournant prestement vers moi, un livre à la main brandi tel une arme, prêt à assommer quiconque tenterait de l'agresser.

– N'ayez pas peur ! le rassurai-je en avançant vers lui. C'est moi, Roland. J'ai à vous parler.

Le jour était désormais levé et, dès qu'il me vit apparaître en pleine lumière, sa mine inquiète le quitta au profit d'une franche hilarité.

– Où êtes-vous allé pour récolter une telle crasse ?

– Que faites-vous ? lui demandai-je, ayant constaté qu'il avait éparpillé ses effets sur le sol.

Sur le mur du fond, il avait placé, côte à côte, les trois tableaux préférés du Vinci qu'il avait pour mission de rapporter en Italie : le saint Jean-Baptiste, une vierge à l'enfant et le portrait de la femme souriante.

– Je fais un peu de rangement... en prévision de mon départ.

– Quand comptez-vous nous quitter ?

– D'ici deux à trois jours. Je me porte désormais on ne peut mieux et la supérieure Marchandot m'a fait savoir, hier au soir, qu'elle avait besoin de libérer des lits en prévision des malades qui ne manqueraient pas de se manifester sous peu en raison de l'humidité persistante.

J'eus une pensée pour Guillemette qui n'avait, probablement, que faire des états d'âme de la supérieure ou du ciel d'automne. L'image de ma sœur s'effaça lorsque je remarquai que le couvercle du grand tube de cuir auquel il tenait peut-être encore plus qu'à ses toiles était ôté. De part et d'autre du cylindre se trouvait un grand nombre de feuilles de papier de forme rectangulaire d'environ une brasse et demie sur une demi-brasse. Chacune d'elle semblait porter un dessin à peine esquissé. La curiosité étant plus forte que ma retenue, je demandai à Francesco de quoi il s'agissait.

– Ce sont des études, m'expliqua-t-il laconiquement.

Me voyant figé et muet, il se décida à m'en dire plus.

– Il y a plusieurs années de cela, mon maître s'était lancé dans la réalisation d'une fresque gigantesque. Ces études, mises bout à bout, devaient servir de patron pour la réalisation finale.

– Je comprends, mentis-je.

– Cette fresque n’a jamais été réalisée, poursuivit-il. Du moins, les quelques panneaux entrepris furent détruits par un incendie peu de temps après leur achèvement.

Francesco s’arrêta soudain de ranger ses livres. C’était comme si une idée venait soudainement de lui traverser l’esprit.

– Pourrais-je vous confier une mission ? chuchota-t-il à mon oreille.

– Ce serait un honneur pour moi...

– Voyez-vous, mon âne – brave animal – a été tué par la pierre tombée du ciel et j’ai bien peur de ne pouvoir retrouver une monture aussi robuste. De plus, je vais devoir traverser les Alpes. J’ai peur d’être contraint de me séparer d’une partie de mes bagages.

J’attendis silencieusement la suite. Il semblait hésitant.

– Vous me rendriez un très grand service en mettant ces études à l’abri en attendant que moi-même ou quelqu’un que j’aurais mandaté ne vienne les récupérer.

Ne sachant comment réagir, je m’approchai des feuilles éparpillées sur le sol. J’en comptai au moins soixante-dix. Les dessins qui y figuraient étaient réalisés avec une grande délicatesse bien qu’ils représentassent des hommes en posture de bataille. On y voyait des chevaux cabrés, des soldats en armure grimaçants et armés de lances et d’épées, des cadavres. Le tout était entremêlé d’une façon inextricable, mais tellement harmonieuse, que l’on aurait pu croire la scène mouvante. J’aurais donné cher pour admirer ces esquisses disposées de la manière entendue par Leonardo da Vinci. L’expression des visages et la musculature des animaux étaient particulièrement soignées. La vision d’une telle perfection dans le coup de crayon me laissa sans voix.

– Cela ne vous dérange pas ? me demanda-t-il.

– Ce serait un grand honneur, balbutiai-je.

– Tout tient dans ce cylindre de cuir, m’expliqua-t-il. C’est un peu pesant mais pas très encombrant. Avez-vous déjà une idée de l’endroit où vous pourriez les dissimuler ?

– Je crois bien que oui.

Totalement absorbé par la mission qui venait de m’être confiée, j’en oubliai de lui parler de mon projet de livre ou de sa conversation avec le chanoine. Envahi par une énergie nouvelle, je l’aidai à ranger les études dans le cylindre de cuir puis, sans réaliser à quel point je défiais l’autorité de mon oncle, je sortis de la chambre et traversai la cour d’honneur, mon précieux paquetage sous le bras. Plusieurs hospitalières me virent mais, si l’étonnement se lut sur leur visage, aucune d’elle ne me héla. Étaient-elles trop stupéfaites par mon allure de gueux ou simplement par le fait de me voir arpenter la cour de l’hôpital malgré l’interdit me concernant ?

De retour dans ma chambre, je m’attelai à la description de l’endroit où j’avais l’intention de dissimuler le cylindre de cuir. La cachette que j’avais imaginée était si parfaite que personne ne parviendrait à le retrouver sans les indications précises que je consignai sur les dernières pages de mon livre.